

R . K . N A R A Y A N

LE MAGICIEN
DE LA FINANCE

Roman

*Traduit de l'anglais (Inde)
par Dominique Vitalyos*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Titre original : *The Financial Expert*.

© 1952, by R. K. Narayan.

© Zulma, 2013, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou sur *le Magicien de la finance*
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

*À la mémoire de mon très cher ami
Kittu R. Purna.*

PREMIÈRE PARTIE

Margayya. On le connaissait sous ce nom depuis la nuit des temps. Seuls, son père et sa mère n'avaient pas oublié, au village natal où quelques anciens étaient là pour leur rafraîchir la mémoire, qu'on l'avait d'abord appelé Krishna, d'après le dieu irrésistible. Mais à Malgudi, qui aurait pu le savoir ? Tout le monde pensait qu'il était Margayya depuis la cérémonie au cours de laquelle, comme tout nourrisson, il avait reçu un nom. Se rappelait-il seulement lui-même s'être appelé Krishna un jour ? Il s'était habitué peu à peu à signer « Margayya » au bas des documents officiels. C'était un nom curieux, créé en suffixant la particule honorifique « *ayya* » à « *marga* » – la « voie » – pour en faire « celui qui montre la voie ». Margayya montrait la voie à tous les villageois qui se trouvaient aux prises avec des problèmes financiers. Or, dans un rayon de cent cinquante kilomètres autour de Malgudi, était-il un seul homme pour déclarer en toute honnêteté que sa situation pécuniaire était sans nuages ? L'apparition de Margayya dans le monde

du crédit était la répercussion inattendue, incalculable, du zèle d'un coopérateur. On comprendra mieux le sens de cette phrase après avoir observé l'homme à l'œuvre dans son contexte quotidien.

L'un des bâtiments les plus altiers de Malgudi, construit en 1914, hébergeait la Banque Coopérative de Crédit Foncier, dite Crédit Coopératif. La bâtisse portait le nom d'un illustre conservateur du registre des coopératives, nommé chevalier pour sa dévotion aux principes d'égalité des droits et de répartition des profits qu'il avait expliqués aux paysans d'un côté, aux fonctionnaires citadins en charge des dossiers, de l'autre, jusqu'à en perdre littéralement la voix. Il était mort, disait-on, lors d'une réunion du sous-comité contre l'endettement rural dont il était membre. On découvrit à l'ouverture du testament qu'il avait assigné tous ses biens à la création de la banque. Il observait à présent, de son cadre en teck accroché au-dessus de l'escalier central, les allées et venues du personnel et des clients. On le tenait pour responsable de certains phénomènes symptomatiques des esprits frappeurs : percussions de presse-papiers, dossiers volants, claquements de registres brusquement ouverts, martèlements de poings sur les tables et ainsi de suite, constatés par plusieurs veilleurs de nuit successifs. C'étaient là des actes bien compréhensibles de sa part : le fantôme du conservateur ne manquait pas de bonnes raisons de se sentir frustré

et triste. Tous les principes auxquels il avait consacré son existence se dissolvaient dehors, à quelques pas de lui, sur la petite pelouse, à l'ombre du banian. Peut-être voyait-il, par les portes grand ouvertes, Margayya vaquant à ses affaires à toute heure du jour devant son public de villageois assis en demi-cercle. L'humilité des attitudes et des expressions de ces hommes trahissait leurs attentes. Bien qu'il fût de nombreuses années leur cadet (il venait d'avoir quarante-deux ans), Margayya commandait le respect de ces paysans venus le consulter. Pour eux, il était un magicien qui leur permettait d'obtenir du Crédit Coopératif des prêts illimités. Mais les deux objectifs que s'était fixés son fondateur – promouvoir un comportement économe et éliminer les intermédiaires – se voyaient bafoués par les transactions qui se déroulaient sous le banian. Margayya était à mille lieues d'encourager un comportement économe : sa subsistance dépendait des emprunts que ses clients réussissaient à contracter grâce à lui auprès de la banque et entre eux.

Une boîte en fer-blanc grise, décolorée et pourvue de boutons-poignées, assez petite pour être portée sous le bras, contenait la quasi-totalité de son équipement : une bouteille d'encre, un porte-plume et un buvard ; un petit registre aux pages couvertes de noms et de chiffres ; enfin, éclipsant en importance tout le reste, des formu-

lares de demandes de prêt du Crédit Coopératif. Ces papiers représentaient sa plus grande richesse. Leur acquisition, pour laquelle il devait dépêcher des agents, occupait une grande partie de son temps. Chaque nouveau client se voyait demander dès l'abord s'il s'était procuré le formulaire.

— Non.

— Alors entrez dans ce bâtiment et rapportez-en un, même plusieurs si possible.

Plusieurs, ce n'était pas facile, car les employés étaient très stricts, pour ne pas dire sadiques. Rien ne leur interdisait de vous remettre autant de formulaires que vous en réclamiez, n'eût été la tentation irrésistible d'éconduire un solliciteur opiniâtre. Margayya réussissait néanmoins à en accumuler suffisamment pour ses besoins. Il en sortait un exemplaire de sa boîte lorsqu'un de ses clients n'était pas parvenu à obtenir le papier auprès de la banque. Il lui faisait alors payer le formulaire vierge en sus de la commission qu'il percevait pour le remplir.

Les salariés de la banque avaient leurs propres méthodes pour tourmenter les paysans. S'ils désiraient savoir ce dont ils disposaient sur leur compte, ces derniers devaient s'adresser au guichet où l'employé leur demandait immanquablement :

— Où est votre livret ?

Son livret, jamais le villageois n'arrivait à mettre la main dessus. S'il n'était pas égaré, il était à coup

sûr périmé, et cette situation le mettait à la merci de son interlocuteur :

— Alors attendez que j'aie fini mon travail. Je ne suis pas payé pour m'occuper exclusivement de vos affaires.

Le malheureux n'avait plus qu'à poireauter un jour, parfois même deux, avant d'obtenir la réponse à sa question, non sans avoir amadoué l'autre avec une offrande en espèces ou en nature.

C'était le genre de situation dans laquelle l'aide de Margayya se révélait inestimable. Il tenait un registre parallèle des comptes d'une bonne cinquantaine de personnes, qui court-circuitait pour eux les effets nocifs de l'obstruction bureaucratique. Il portait la plupart des données chiffrées dans sa tête. Il suffisait qu'il aperçoive un client (disons Mallana, du village de Koppal, qui apparaissait à cet instant dans son champ de vision) pour aborder son cas personnel :

— Oh, vous voilà ! Je suppose que vous venez pour un deuxième emprunt. Le nouvel arrêté permet d'y souscrire quand on a remboursé comme vous cinquante pour cent du premier prêt. Pour soixante-quinze roupies de plus, vous pouvez obtenir trois cents roupies avant la semaine prochaine.

— Comment est-ce que je pourrais m'imposer une dette de trois cents roupies de plus ? Vous n'y pensez pas !

C'était à ce stade que le savoir-faire persuasif de Margayya, sa marque de fabrique, donnait toute sa mesure.

Il demanda à brûle-pourpoint :

— Où est la différence ? Vous remboursez bien déjà mensuellement dix-sept roupies et huit *anna**, je me trompe ?

— Oui... c'est vrai. Et Dieu sait ce qu'il me faut...

— Pas de ça, coupa Margayya sans ménagement. Comment vous vous débrouillez pour payer, ce n'est pas mon affaire. Que vous mettiez en gage votre vie ou les saris de votre femme, ça ne me regarde pas. Tout ce que je veux savoir, c'est si oui ou non vous payez cette somme mensuelle.

— Oui, Monsieur, c'est exact.

— Eh bien, vous continuerez à payer exactement la même. Qu'on me traite de chien si on vous réclame un *anna* de plus. Vous ne voyez donc pas la différence, espèce d'idiot ? En ce moment, vous payez dix-sept roupies et huit *anna* pour rien. Aux termes que je vous propose, vous paierez la même chose, mais avec trois cents roupies de plus en poche. C'est clair ?

— Mais à quoi me serviraient ces trois cents roupies, Monsieur ?

* Les termes en italique sont expliqués dans un glossaire en fin de volume.

— Oh, je vois, vous ne savez pas ce que vous en feriez ! Très bien, mais ne revenez pas me trouver. Je n'ai que faire des nigauds de votre espèce, qui ne...

Suivit une mise en doute paillard de ses capacités viriles qui détendit l'atmosphère sous l'arbre. Les paysans riaient, tandis que Margayya, l'air plus sérieux que jamais, passait au cas suivant. Il examinait des papiers, tête baissée. Ses lunettes, en équilibre précaire sur son nez, étaient une acquisition récente, le premier signe qu'il avait passé la barre des quarante ans. Il avait résisté le plus longtemps possible, car il détestait l'idée de vieillir, mais la presbytie n'attend l'approbation de personne pour s'inviter. Vous ne pouvez plus vous duper ni duper les autres quand la lecture d'un papier à bout de bras vous tire sur les tendons et suscite des commentaires autour de vous. Un jour, l'épouse de Margayya s'était esclaffée en lui demandant :

— Pourquoi est-ce que vous n'achetez pas des lunettes comme tous les jeunes de votre âge ? Vous allez finir par vous luxer le poignet.

Il avait suivi ce conseil et s'en était procuré une paire cerclée d'argent, à V.N. Stores, un magasin du marché. Il avait emporté les lunettes pour une période d'essai, puis oublié de repasser par là. L'opticien bedonnant, qui avait été son camarade de jeux dans leur adolescence, lui avait un jour

rafraîchi la mémoire en le croisant dans la rue, mais Margayya l'avait rabroué vertement :

— Tu pourrais avoir la courtoisie élémentaire de choisir l'heure et le lieu pour ce genre de rappel à l'ordre !

— Excuse-moi, je suis désolé, s'était hâté de répondre l'autre. Je ne voulais pas te blesser.

— Je ne connais rien de plus insultant que cette façon d'agir ! Que vont penser ceux qui nous voient ? Je travaille du matin au soir, je ne m'arrête même pas pour avaler un café l'après-midi ! Mais qu'à cela ne tienne. Envoie quelqu'un chez moi récupérer les lunettes, elles ne me conviennent pas. Je voulais venir les échanger, si possible, mais...

Margayya avait laissé sa phrase sombrer dans un flou indéchiffrable et l'opticien s'était éloigné sans avoir rien obtenu. Il avait versé l'affaire au dossier de ses nombreuses créances irrécouvrables puis orienté peu après son commerce vers d'autres articles. Houppettes à talc, flacons de parfum et barres de chocolat occupaient à présent sa vitrine ; les verres cerclés d'argent, désormais, chevauchaient le nez de Margayya en toute impunité.